

1 C'était il y a 70 ans à Senonches ...

Le 15 août 1944, on entend le canon qui tonne du côté du champ de foire et vers Laudigerie. La ferme Choisnard est en feu et les batteries allemandes postées vers la gare et au pont du chemin de fer viennent d'atteindre un char américain qui explose avec ses soldats.

La bataille pour la libération de Senonches est commencée et à la salle des fêtes, les SS cantonnés à Senonches depuis 4 ans partent précipitamment en emportant leurs dossiers dont certains contiennent des lettres de dénonciations de « bons français » fidèles à Pétain et collaborateurs des nazis.

N'importe quel moyen de transport est immédiatement volé par les soldats : rares automobiles, vélos, charrettes attelées, etc.. C'est la débandade de ceux qui voulaient instituer un Reich qui devait durer mille ans !

30 000 soldats américains vont passer à Senonches en de longs convois de GI qui ont combattu sur les plages normandes et dans la poche de Chambois. La rue Louis Peuret les accueille avec une population enthousiaste qui a confectionné au tout dernier moment des drapeaux français et américains. Les tablettes de chocolat se mélangent aux chewing gum et aux cigarettes qui sont jetés des half tracks en échange de quelques baisers de jeunes senonchoises.

Le cauchemar est fini mais il a duré 4 ans...

Lorsque les premiers allemands sont arrivés du nord de la ville, il y eut des combats sérieux avec les forces françaises. Les chars Somua du lieutenant Supplison ont fait des dégâts dans les rangs allemands. La ligne de défense anti chars mise en place par les français entre Jaudrais et Senonches à la lisière de la forêt a tenu quelques heures les 13 et 14 juin 1940. Mais l'absence d'armes lourdes a eu raison des défenseurs de la ville presque désertée par ses habitants.

Des maisons sont détruites ainsi que le clocher de l'église par les bombardements allemands. Les combats sont terminés et une période nouvelle



commence pour Senonches et ses environs.

C'est une période difficile pour la population dont le premier souci est de se nourrir car la guerre a désorganisé l'économie locale. On ne trouve plus rien dans des boutiques qui ont fermé les unes après les autres avec le départ des gens en exode. Ceux qui sont restés tentent de vivre en protégeant le peu qui leur reste de nourriture face à des gens affamés qui se sont jetés par milliers sur les routes et qui traversent la ville en direction du sud.

Commence alors le commerce pour des malins qui se livrent au marché noir avec ces pauvres gens. Des maisons fermées sont forcées et certains s'y installent pour quelques jours en pillant ce qui reste avant de reprendre la route.

Coté municipalité c'est la débandade, et c'est M. Bizot adjoint au Maire qui prend les choses en main : il rencontre le Préfet Jean Moulin à Chartres et obtient la réquisition de la farine stockée chez les boulangers et la réouverture des magasins. M. Brard, vieux mitron, reprend du service à la boulangerie Sureau et fait cuire le pain pour les habitants du pays et les 60 malades et blessés de l'hôpital militaire.

La ville passe sous contrôle allemand

La municipalité doit cohabiter avec les Allemands vainqueurs, mais sous leurs ordres : réquisitions d'hommes et de matériel, couvre-feu de 23 H à

7 H, brimades diverses, administration sous contrôle pour toute formalité, gendarmerie aux ordres, etc...

Les occupants s'installent à Senonches : la salle des fêtes, le château de Tardais et quantité de maisons bourgeoises sont réquisitionnées par la cinquantaine d'officiers et sous-officiers qui vont rester à Senonches tandis que la Wehrmacht continue sa route vers le sud de l'Eure et Loir. L'ordre allemand règne sur la ville. Le conseil municipal et la gendarmerie passent sous les directives ennemies. La Kommandantur locale est installée chez Madame Pupil rue Louis Peuret.

Senonches intéresse particulièrement les Allemands pour sa situation au cœur de la forêt et sur la route de la Normandie et de la Bretagne d'où peut venir le danger anglo-américain.

Senonches, lieu de détente pour chefs nazis

La forêt de Senonches et son prolongement vers La Ferté Vidame intéressent aussi les dignitaires nazis qui y viennent pour se délasser et chasser le gros gibier dès 1940.

A l'extrémité nord se dresse au cœur du massif le château de la Fresnaye, commune de la Puisaye. C'est un manoir



forestier ou plutôt un ancien pavillon de chasse habité par la famille Ratisbonne depuis longtemps ; un lieutenant membre de celle-ci, figure au monument aux morts de 1914-18 face à l'église de la Puisaye. Jean Ratisbonne, le propriétaire a été mobilisé comme sous-lieutenant au 8ème Cuirassiers et est prisonnier en Allemagne lorsqu'on lui applique les directives allemandes de rapatriement des hommes chargés des travaux agricoles et forestiers. En tant qu'exploitant il rentre à la Fresnaye en 1941. Son épouse avait fui en exode avec son fils René en 1940 vers le Loir et Cher et, quand elle rentra, c'était pour constater que les meubles avaient été pillés par des intrus. Il s'agissait probablement

de voleurs locaux car on imagine mal les réfugiés se ruant sur le sud de la France avec des équipages sommaires, emporter armoires et fauteuils.

Dans la maison se trouve un couple de pâtissiers du Nord de la France qui sont réfugiés là et que la famille Ratisbonne va accueillir pour le temps de la guerre. Joseph et Noelle BRARD vont donc faire presque partie de la famille car ils ont maintenu la propriété en état pendant les absences des propriétaires.

D'autres occupants moins souhaités sont aussi présents.

Dans le manoir logent en permanence des soldats allemands et probablement des SS chargés de la haute sécurité des dignitaires.

Le général **Friedrich Von den LIPPE** commandant en Chef du front Nord-Ouest en France du 1^{er} décembre 1941 au 30 juin 1943 a établi son PC à St Germain en Laye. Ce militaire de vieille noblesse prussienne, parent des princes de LIPPE de Hollande, tient à son statut et, bien que déjà âgé, continue de pratiquer la chasse en forêt.



Il choisit donc le manoir de La Fresnaye comme pavillon de chasse réservé et y place deux soldats en permanence pour garder la résidence et y organiser des chasses. Hartmann est probablement d'origine

alsacienne et parle français. Fait-il partie des « malgré nous » enrôlés de force ? Il assure l'organisation des chasses avec Reuter son camarade gardien de la propriété.

Photo collection privée

Ces deux gardes à demeure sont logés dans une aile et préparent l'arrivée de Von LIPPE le moment venu ainsi que celle de ses invités et gardes personnels.



D'autres dignitaires viendront aussi chasser le gros gibier à La Fresnaye.

En effet, **Karl Heinrich Von Stülpnagel** nommé par Hitler commandant du « Gross Paris » le 20 février 1942, vient y chasser le cerf et le sanglier.

Photo Wikipédia

Von Stülpnagel sera le général commandant du Grand Paris qui ordonnera l'exécution au Mont Valérien de 31 résistants d'Eure et Loir le 30 mars 1944

Ce général, également d'origine prussienne, sera compromis dans l'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944, puis arrêté et exécuté par les nazis à Berlin le 30 août 1944.

On y croise aussi, et dès 1940 **Herman Goering** commandant en chef de la Luftwaffe et numéro 2 du régime. Un témoin l'affirme. M. Lecrocq est garde forestier des eaux et forêts et habite la maison forestière des



Louvetiers sur la route de Senonches à La Ferté Vidame. Il affirme également que **Jean Moulin** alors Préfet d'Eure et Loir est tenu d'assister à cette chasse d'Herman Goering ce qui situera cet événement à l'automne 1940 période de chasse au grand gibier et avant la révocation du Préfet par Pétain le 02 novembre 1940. Ce point ne sera pas confirmé par Daniel Cordier secrétaire et radio de Jean Moulin.

Photo Wikipédia

Ce garde a pris l'habitude de braconner avec son fusil le gibier de la forêt et se fait arrêter des mois plus tard, par les Allemands. Après une perquisition dans la maison forestière, conduite par Martel collaborateur de Dreux, les Allemands n'ont pas trouvé les

fusils civils cachés sous les fagots mais des pièges à taupes (considérés comme outils de braconnage !) et surtout une carabine.

Conduit au château de la Fresnaye (et non à la Kommandantur !) il est désigné pour être exécuté sur le champ. Par hasard, il parle avec Hartmann l'interprète allemand qui se trouve être garde-chasse en Allemagne et qui lui obtient la vie sauve auprès des officiers.

Il entend nettement l'officier commandant la petite garnison de La Fresnaye appeler au téléphone Karl Heinrich Von Stülpnagel à Paris pour prendre des ordres. Ce soldat en poste à La Fresnaye n'est pas un fanatique et fréquente souvent une famille d'Alsaciens de la Puisaye avec laquelle il aime parler en allemand de la France. On peut penser que la réception d'officiers de haut rang à Senonches dont Herman Goering indique bien que cette région du Perche est totalement sous contrôle allemand et que le maquis ne peut s'y aventurer, ce qu'il ne tentera pas d'ailleurs, jusqu'à la libération par les troupes US.

Le dépôt de munitions

En 1943 le lieu est choisi pour y construire un dépôt de munitions sous le nom de Gneisenau. Il s'agit d'un véritable site industriel sur plus de 500 hectares de forêt délimité par la route Senonches–Belhommert-La Fizilière. Des trains entiers de munitions et d'armes arrivent de La Loupe jusqu'à la gare de la ville où ils sont déchargés sur des camions réquisitionnés qui vont livrer au dépôt. A l'entrée des soldats ont barré la route et une garnison contrôle toute circulation. Il s'agit d'une zone interdite dans laquelle il faut avoir un ausweiss.



Les munitions sont réparties dans des cabanes ou sous des bâches et dispersées le long des lignes que les soldats ont élargi de 50 mètres sur chaque côté. Cette répartition leur permettra de limiter fortement les dégâts des bombardements alliés de juin et juillet 1944.

Une main d'œuvre réquisitionnée

Il y a 3 catégories de personnel qui y travaillent sous la surveillance des soldats :

- Environ 200 espagnols prisonniers civils dans le camp où ils ont été pris après leur départ de l'Espagne franquiste
- Des soldats français nord africains et noirs d'Afrique faits prisonniers après leurs combats héroïques en Eure et Loir en 1940
- Des civils français de la région soit volontaires, soit raflés et réquisitionnés. Ceux-là sont rétribués.

C'est donc plusieurs centaines de manutentionnaires qui travaillent de gré ou de force au camp de munitions sous la surveillance de presque un millier de soldats qui occupent la ville.

Pour les prisonniers espagnols, 4 baraques de dortoirs sont construites à l'entrée de Senonches et 1 bâtiment servant de cuisine et de salle de douches. Il n'y a pas de réfectoire et les prisonniers prennent leur repas sur leurs lits superposés. Un dépôt d'essence est construit sur le site.

Le dépôt de munitions de Senonches est un véritable établissement industriel disposant d'une main d'œuvre facile, de matériel réquisitionné et d'une protection militaire puissante. Un canon antichar est positionné sur le pont SNCF au dessus de la route de Laudigerie et 3 batteries antichars complètent le dispositif (La Canetterie, La Moinerie, Laudigerie).

Une attaque terrestre de la part des maquis est vouée à l'échec et cette idée est vite abandonnée. Une attaque aérienne est possible mais difficile à cause de la Flak installée à l'étang de Loiseau, à la Sérranderie et aux Bassin des eaux.

La ville est sous tension permanente avec y compris le souvenir des destructions de juin 1940 autour de l'église. Les habitants quittent leur maison le soir pour s'abriter hors de la ville de peur des bombardements alliés. A partir de 1943, de très nombreuses tranchées et des « trous d'hommes » sont creusés dans les jardins où on se précipite dès qu'un bruit de moteur d'avion est perçu notamment autour des HBM (habitations bon marché) proches du dépôt de munitions.

Les trains chargés de munitions stationnent sur la gare de Senonches et les camions de transport sont placés sous les marronniers du champ de foire.

Le dépôt est aussi le lieu d'un petit trafic dangereux qui ne semble pas en lien avec la résistance.

Ainsi, un garde forestier de Laudigerie (Picard ou Ricard ?) sort du dépôt avec un chapelet de grenades autour de la taille et, en les manipulant, il se fait sauter avec.

Plus tard, un jeune de 19 ans qui travaille « aux cuisines des Espagnols » est dénoncé par un couple voisin du dépôt. Il s'appelle Petit Pierre et il vient travailler le jour avec son vélo de course. Il est « en cheville » avec les Espagnols et sort des explosifs dans sa musette.

Les Allemands l'arrêtent et le fusillent sur place devant le dépôt.

Le couple dénonciateur, qui habitait en bas de la rue de l'école, aurait été exécuté à la libération à Pithiviers selon un témoin de l'époque.

Senonches sous l'occupation et les bombardements alliés

La ville n'est pas sûre et chacun se méfie de l'autre. A la poste, un employé récupère un courrier de la femme L.... habitante de Senonches qui écrit à la Kommandantur pour dénoncer le docteur Fournier Maire de la ville. Les dénonciations se multiplient contre les maquisards (dénonciation de E. R), contre des habitantes patriotes comme Madame Garnier emprisonnée 3 mois pour propos anti-allemand et dénoncée par la femme G...., contre des saboteurs de véhicules comme M. David, garagiste dénoncé par la femme R....ou contre des juifs comme Melle Meyer âgée de 80 ans et qui ne reviendra pas des camps alors qu'elle fût dénoncée par la femme M....

Plusieurs dénonciateurs dont les lettres signées avaient été soigneusement laissées en évidence par les occupants à leur départ, furent inquiétés à la libération et certains condamnés.

La forêt n'est pas sûre non plus. Le « Père Guillemain » est abattu par les Allemands alors qu'il braconne avec son fusil ce qui est interdit depuis 1940.

Le 24 juillet 1944 une jeune fille d'environ 14 ans (G F...) est au rond d'Actéon lorsque surgissent plusieurs SS qui l'attachent à un arbre et la violent à plusieurs reprises. A la Saucelle le 3 août 1944, c'est le même crime contre M. T...., violée par deux SS cantonnés à Tardais.

Les SS ne se retiennent plus à l'approche de la libération. Dans la nuit du 1er au 2 août 1944, Henri Rossignol et Marcel Tessier sont cruellement torturés par 4 soldats cantonnés à la Canetterie. Le bourreau en chef s'appelle René Ritchner, c'était sûrement un alsacien car il parlait très bien le français et même avec un accent « parigot. » Cette troupe faisait partie de la division Von Blomberg. Ils furent enfermés avec Duroux, un autre supplicié dans une chambre de sûreté à la caserne de la gendarmerie où un gendarme et sa femme leur donnèrent quelques soins malgré l'interdiction de les approcher.

Récupérer les aviateurs tombés

Les combats aériens font des victimes parmi les aviateurs alliés qui tentent dès 1942 de reprendre la maîtrise du ciel à la Luftwaffe. Des bombardements sont programmés sur des installations allemandes, des nœuds routiers ou ferroviaires. Les bombardiers anglais passent au-dessus de Senonches pour aller plus à l'Est porter les coups contre l'ennemi. Souvent, au retour de mission, ils larguent l'excédent de bombes sur des zones non habitées comme la forêt de Senonches. Les réservoirs d'appoint en aluminium sont aussi largués en masse.

Mais il faut aussi affronter la chasse allemande qui veille.

Le 9 décembre 1942, celle-ci attaque un bombardier anglais qui est lourdement atteint au-dessus de la ville aux Nonains. 5 aviateurs périssent lors du crash de leur appareil et seront inhumés au cimetière de Senonches. Il s'agissait du sergent J.H. Carters, des pilotes J.P. Cranstoun et T.F. Saunders, du bombardier W.F. Sibley et de l'opérateur B.K. Trubshaw. (cité par A. Rémy).

D'autres combats aériens vont se déroulés régulièrement au-dessus de Senonches.

Un bombardier est touché par la Flak de Senonches ou de Chartres et arrive en feu à l'étang de Haron. Les aviateurs sautent en parachute sur

une grande longueur, l'un deux s'écrase au sol parachute non ouvert. Un pilote saute en parachute entre Gervaine et Tardais.

C'est Harold, pilote canadien et comptable à Montréal, qui arrive à contacter M. Lecroq garde des eaux et forêts au rond des Louvetiers et se cache chez lui. Peu de temps après et malgré l'omniprésence des



soldats allemands, il est convoyé vers Senonches où il est caché par l'abbé Corre.

Ce dernier l'emmènera en moto au maquis de La Ferté Vidame et il est remis entre les mains de Joseph Le Noc. Après quelques jours au maquis il sera remis aux troupes US lors de la libération de La Ferté Vidame qu'il quittera avec un collègue aviateur récupéré aussi par le maquis et sans un au revoir...

Joseph Le Noc Collection privée

Le dépôt sera une cible pour les américains

Le dépôt Gneisenau subira plusieurs bombardements alliés en 1944. Le 11 juin, 72 bombardiers sont à l'œuvre à 16 heures. La forêt cache bien les installations et le dépôt fonctionne toujours.

Le 17 juin à 19 heures puis le 25 à 15 heures, nouveaux bombardements à l'aveugle. Sans effet significatif.

Les 4 et 5 juillet des bombardiers B26 du 3915 « bataillon du 9^{ème} Air Force » décollent pour bombarder dépôt d'essence et de munitions. Trois formations et trente cinq appareils ont pour mission le dépôt de Senonches, un dépôt de carburant de Dreux et la voie ferrée de Conches. Erreur de cibles et c'est Dreux qui reçoit 63 bombes de 125Kg ; 2 B26 sont abattus.

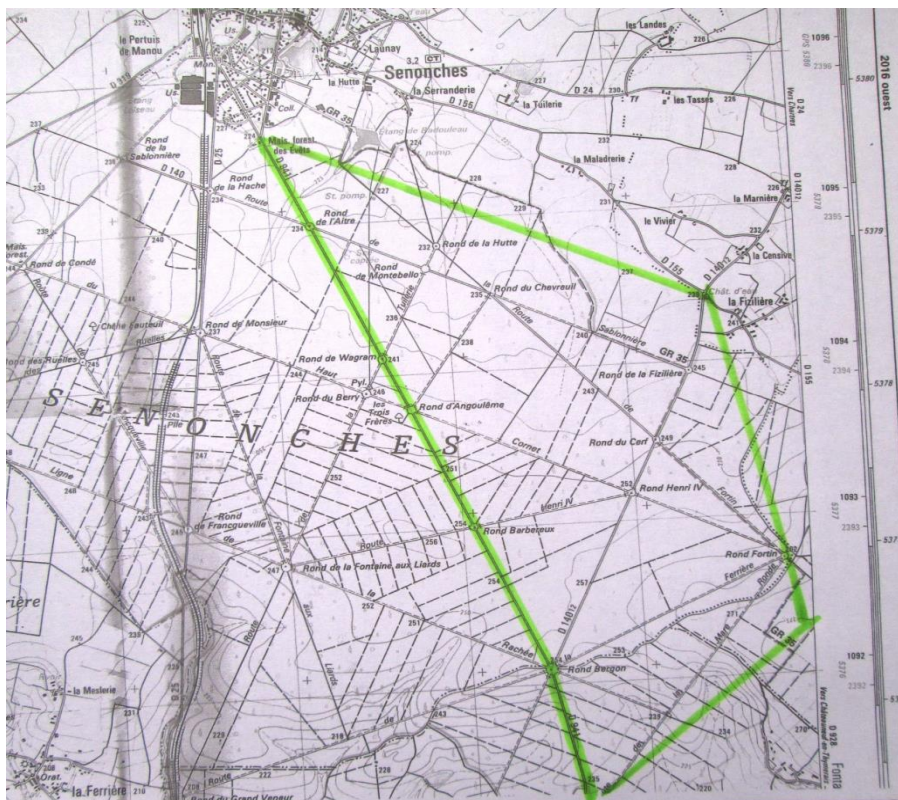
Le 14 juillet à 11 heures c'est la ligne SNCF qui est touchée par cinq bombardiers entre Senonches et La Framboisière. La Ferté Vidame est aussi touchée par les bombes dans le quartier de la gare. Plusieurs bâtiments sont endommagés et de nombreux animaux sont décimés dans les prés.

Le 20 juillet quatre-vingt-cinq bombes tombent par erreur sur les prés de la ferme Bizot à La Maladrerie ; le camp est à nouveau bombardé le 24 juillet vers La Fizilière.

Tous ces bombardements n'ont que peu d'effet sur le fonctionnement du camp de munitions car les pilotes ne possèdent pas les plans précis des installations et les bombes tombent à l'aveugle sur la forêt.

A La Ferté Vidame, Joseph Le Noc rencontre avec de multiples précautions un juif hongrois du nom d'Elemer Fischer envoyé par Mme

Husson institutrice à La Lande sur Eure et animatrice d'un groupe de résistance. On est le 23 juillet 1944 et Fischer veut intégrer un maquis combattant. Pour le tester, Le Noc lui assigne comme mission d'entrer au dépôt Gneisenau, d'en



faire le relevé des installations et de rapporter les éléments au maquis de La Ferté Vidame.

Emplacement du dépôt de munitions allemand

Deux jours plus tard, c'est chose faite. Il s'est fait embaucher au dépôt et a relevé les informations qui sont transmises à Londres par radio par le capitaine Jérôme Pierre (Gérard Dedieu) agent parachuté sur ordre du général Koenig chef des forces françaises libres à Londres.

Le 26 juillet 1944 à 21 heures, alors que le dépôt doit être déménagé de façon imminente, les bombardiers alliés munis de ces informations inondent la forêt de bombes et détruisent les infrastructures. Un seul résistant clandestin a pu permettre ce résultat là où des centaines de bombes n'avaient pu aboutir.

Il est possible que M. Lecroq, garde forestier aux Louvetiers, ait été contacté par Elemer Fischer pour obtenir des renseignements sur les installations du dépôt Gneisenau. A ce propos M. Lecroq témoignera d'un contact avec un résistant sans donner plus de précisions.

En effet, en tant que garde des eaux et forêts chargé de la forêt domaniale, il est autorisé à pénétrer avec sauf conduit dans l'espace forestier du dépôt. Il en profite parfois pour sortir des grenades allemandes cachées sous son uniforme pour aller « pêcher au gros » dans l'étang de la Bénette. Ce bombardement anglo-américain couvre une bonne partie de la forêt ; toutefois les bombes tombent parfois sur les zones habitées. Plusieurs bombes tomberont à la limite de la forêt vers la Fresnaye creusant d'énormes excavations au sol. Une bombe tombe également à 30 mètres de la gendarmerie de Senonches, dont le souffle brisera tous les carreaux des logements de gendarmes.

Le 28 juillet à 20 H 30 une centaine d'appareils alliés lâchent leurs bombes sur le dépôt de munitions, parachevant le dernier bombardement. On comptera deux victimes civiles à Senonches par des bombes égarées de l'objectif. Jules Peigner sera amputé d'une jambe et Michel Buthier, gravement blessé à l'épaule et à la jambe sera conduit à l'hôpital de Chartres.

La débâcle allemande

Le dépôt évacué, et dont une partie a été minée, saute par décision allemande le 14 août 1944. Toutefois, certains explosifs sont neutralisés par les résistants avant l'explosion. Mais le dépôt sera encore le théâtre de drames humains.

Ainsi, la famille Vanier va au rond de la Fizilière pour ramasser des munitions abandonnées après la retraite allemande. Le sol est couvert de poudre car les obus sont démontés pour récupérer un tissu spécial

qui est à l'intérieur. Une étincelle et cinq habitants dont trois enfants périssent brûlés vifs.

Le camp des Espagnols change de locataires et près de 2 000 Allemands y sont retenus prisonniers et gardés par les américains. Certains anciens maquisards viennent y régler des comptes avec les nazis.



Le premier char US à Senonches Rue L.Peuret Collection privée

Les SS furent les premiers à quitter Senonches tandis que l'armée régulière faisait sauter les vestiges du camp de munitions. Les chars allemands partent les uns après les autres le 14 août en soirée alors que 8 avions américains mitraillent la ville. La bataille pour libérer Senonches est violente mais brève. En quelques heures, les défenses allemandes sont neutralisées et l'ennemi perd quinze combattants.

Au bout de la ville, la Kommandantur, installée à la salle des fêtes déménage d'urgence ses dossiers et le matériel sous la protection de fusils mitrailleurs. Les officiers partent ensuite avec leur chargement vers Mesnil Thomas et laissent la ville à quelques groupes de soldats d'arrière-garde.

On estime à environ un millier les allemands qui évacuent Senonches avant l'arrivée des américains de la 5^{ème} division blindée US.

Sur la place du champ de foire, 4 incendies se développent après la bataille et plusieurs maisons sont endommagées. Quelques FFI auraient été présents avec les américains à la fin de cette bataille qui opposa surtout les chars aux canons ennemis. Les résistants, renforcés par des dizaines de tirailleurs sénégalais et d'Afrique du Nord libérés du camp de munitions, prennent alors en mains la gestion de la ville tandis que les premiers éléments américains s'éloignent.

Les soldats nord-africains et noirs qui étaient prisonniers des allemands pour travailler au camp de munitions de Senonches sont regroupés à la Ferté Vidame par le capitaine Trastour, officier de carrière. Il constitue avec ces soldats qui se sont battus en 1940 dans la région, des compagnies franches qui sont aussi renforcées par des volontaires locaux



Senonchois et Senonchoises accueillant les américains Rue Louis Peuret . 15 août 1944.Photo privée

Sources

47 Archives nationales armée de terre série 19 P 28 Documents 1 à

Archives départementales série 14 W

Souvenirs de Joseph le Noc 1994

De la résistance à la libération JJ. et C. François 2001

Les cahiers du Maine libre 1945

Cahiers d'histoire senonchoise N°24 .2001

Senonches à travers les âges A.Remy 1980

L'occupation et la résistance en Eure et Loir Thoby et Vigueur
1978/1982

Souvenirs d'A.Gagnon non daté.

Et de nombreux témoignages d'habitants du canton de Senonches